

Genève, Salon du Livre 2019,
(Le Salon dans la ville, Salle André Trocmé,
samedi 4 mai 2019 à 20h)

Autour de *Trois soulèvements – Judaïsme, marxisme et la table mystique*¹

avec la participation d'Elisabeth Parmentier (Faculté de théologie, Genève), Martin Rueff (Université de Genève, Lettres), Jérôme Thélot (Université Jean-Moulin Lyon III, Lettres)

*

Il est très difficile de présenter un ouvrage qu'on vient d'écrire. Deux risques symétriques viennent y faire obstacle. D'une part, si l'on essaie de le résumer, on court le danger de répéter ce qui s'y trouve, et donc d'ennuyer ceux qui l'ont lu : par exemple les amis et collègues qui lui font aujourd'hui l'honneur de venir en débattre. Mais c'est surtout réducteur : parce qu'une réflexion, quand elle aspire à être un peu consistante, ne se laisse pas contracter. La pensée s'inscrit dans un mouvement d'exposition, qui en est indissociable, surtout lorsqu'elle s'anime d'un désir d'écriture, de forme, qu'il faut bien avouer ici. Toutefois, un deuxième risque est, pour éviter le premier, de se livrer à des divagations, et donc de présenter, à des auditeurs curieux de ce que le livre contient, un tableau de ce qui n'y est pas.

Pour naviguer entre ces écueils, je tente, sur chacun de ces trois soulèvements, de repérer une impulsion qui l'accompagne.

Le sous-titre de ces éléments d'autobiographie spirituelle énonce une triade où se succèdent le judaïsme, le marxisme et une entité un peu fantaisiste qui tourne autour d'une table. Approchons-les dans cet ordre. J'ai assurément reçu quelque chose du judaïsme par héritage. Mes deux parents étaient issus de familles juives – au moins au regard des critères du nazisme et de ses alliés français. De ce fait, bien que ma mère fût de famille non religieuse, et mon père lui-même fermement athée, ils se sont vus tous deux, en 1940, exclus de l'éducation nationale où ils étaient en poste comme instituteurs. Les persécutions antijuives n'ont pas eu le temps, en Algérie où ils vivaient, d'atteindre la folie qu'elles ont assumée en Europe continentale, empêchées par le débarquement des troupes anglo-américaines, en Afrique du nord, en novembre 1942. J'ai néanmoins – néanmoins, parce que cette petite cellule familiale était détachée des

¹ Ed. Labor et Fides, coll. « Lignes intérieures », 2019.

pratiques religieuses – hérité du judaïsme des éléments importants : les récits de ma grand-mère paternelle, très pieuse ; quelques fêtes qui avaient lieu à son domicile, et où mon père acceptait de se rendre par dévotion filiale, alors qu’il refusait d’entrer dans une synagogue ; divers traits de culture, plus ou moins diffus ; et, surtout, puisque je suis né juste après la fin de la guerre, le sentiment précis et argumenté que nous étions les rescapés d’un immense naufrage, en vie seulement parce que le nazisme et ses auxiliaires avaient été défaits. Mais rien, ou presque rien en matière d’éducation religieuse.

Avec ces diverses composantes de la pratique ou de la vie juive, j’ai hérité d’autre chose, fermement construit : une critique du judaïsme, et à travers lui des religions en général. Ces gens étaient athées, par active conviction. Ce qui fait que mon lien d’héritage m’a transmis, de façon indissociable, le legs du judaïsme et de sa critique. Or, le rapport était étroit. Je suis convaincu, et j’ai tenté d’exposer dans l’ouvrage, que mon père, principal protagoniste de cette histoire, développait sa sévère mise en cause du judaïsme au nom de ce qu’il pensait être une fidélité à celui-ci. Continuation à ses yeux profonde, envers ce que l’histoire juive contenait de plus essentiel. Plus profonde en tout cas, pensait-il explicitement, que la religiosité rétrécie qu’il reprochait aux juifs de stricte obéissance. De sorte qu’à cet héritage, je me trouve doublement fidèle : fidèle, de tout cœur, à une certaine culture historique et narrative dont la principale porteuse était ma grand-mère, Kamra Ben Djian, dite Manou-Camille, au souvenir de laquelle je voue une grande affection. Et fidèle à une critique du judaïsme et des religions, au nom de l’émancipation rationnelle à quoi mon père avait adhéré à l’École Normale d’Instituteurs d’Alger-La Bouzaréah. Enfin, ce qui n’est pas le plus simple mais, avouons-le, où je trouve un certaine tonicité, intellectuelle autant qu’émotive, fidélité au lien entre un judaïsme maintenu et sa critique, entre le judaïsme et une émancipation à l’égard de ses propres normes, ce qui me rend particulièrement attentif à ces figures juives transgressives qui, de Spinoza à Bergson, Simone Weil ou Derrida, traversent notre histoire intellectuelle, et chez qui je décèle, quant à moi, une filiation venue du prophétisme.

Le marxisme, deuxième élément du sous-titre, m’est aussi parvenu initialement par héritage – et selon la même voie. Mon père était militant communiste en Algérie, depuis sa jeunesse, et l’a payé d’un certain prix : prison, destruction de la maison familiale par attentat, événements dont la

période n'était pas avare, et que j'ai racontés ailleurs². Ce militantisme, même si chez lui il s'est interrompu par la force des choses, m'a beaucoup influencé. J'ai voulu, dès l'âge de 19 ans, en reprendre le flambeau, et la formation marxiste acquise, par mes propres moyens et au sein du parti communiste, reste une part structurante de mon armature intellectuelle. Évidemment, comme toute l'époque, je n'ai pu que m'engager, très tôt, dans la déposition des formes politiques qui se réclamaient du marxisme et de leurs divers avatars, sociaux, économiques, étatiques et culturels. Mais là encore, appliquant peut-être le schéma – je m'en rends compte aujourd'hui – que je viens d'évoquer quant au judaïsme, j'ai voulu creuser l'explication avec le marxisme non en le reniant, mais en trouvant en lui, ou dans des pensées proches, les ressources de sa mise en question. C'est ainsi qu'il m'a semblé – et, je l'avoue, qu'il me semble encore – que les analyses les plus profondes du socialisme national stalinien, lié au national-socialisme par gémellité antagoniste, ont trouvé leurs développements chez des marxistes inventifs, parfois géniaux et toujours en rupture, menant leurs enquêtes avec la même liberté d'esprit, la même audace intellectuelle et la même profondeur que celles dont Marx et quelques autres avaient fait preuve dans leurs meilleurs écrits. Je tente, dans le livre, d'en donner au moins un exemple argumenté³.

En d'autres termes, ici encore, non seulement la critique et la fidélité me paraissent, dans mon itinéraire au moins, rigoureusement inséparables, mais surtout le plus fécond de la critique demande d'utiliser, dans l'interprétation de ce dont on hérite, le meilleur de l'héritage (l'intelligence de l'héritage et l'héritage de l'intelligence) pour questionner le legs reçu quant à sa fidélité à l'égard de ce qu'il dit transmettre – et à quoi, à vrai dire, on avait adhéré. Le marxisme du XX^{ème} siècle aura surtout pâti, au plan intellectuel, de n'avoir pas osé appliquer ses propres instruments de pensée, aigus et profonds, à l'aventure communiste. Nous pourrions, si vous le voulez, développer ce point dont je pense, de plus en plus mais à nouveaux frais, qu'il conditionne, non seulement notre compréhension du siècle révolu, mais surtout l'analyse de ce qu'il nous a légué, et donc de toute une part de notre présent le plus effectif.

C'est tout récemment, après le livre, que je me suis avisé de ce qui peut paraître une évidence à n'importe lequel de ses lecteurs : que ce qu'on

² D.G., *Un sémite*, Circé 2003 (trad. angl. *A Semite, A Memoir of Algeria*, préf. Judith Butler, Columbia University Press, 2014).

³ *Trois soulèvements, op. cit.*, pp. 49-67.

appelle le christianisme, puisqu'il s'agit en gros de lui dans la troisième séquence, ne m'est pas arrivé par la même voie que les deux éléments précédents. Ou, pour le dire de façon un peu emphatique : que si le judaïsme et le marxisme, et leur critique, résultent dans ma vie d'un effort de fidélité à ce que j'ai explicitement reçu, par voie familiale – et même principalement paternelle, même si j'ai l'intention de tenter d'en dire un peu plus bientôt de *l'inspiration par les femmes* – la dynamique qui m'a conduit à un dialogue de plus en plus profond avec des penseurs, des personnes et même des organisations chrétiennes est, au fond, le résultat d'un élan beaucoup plus personnel. Non que les influences en soient absentes, bien sûr. Elles sont nombreuses. Même à travers ma famille. Je n'ignore pas tout ce que le retentissement dans ma vie de ce que j'appelle « l'événement X » – pour ce dont répond la figure de Jésus de Nazareth – tout ce que cet écho en moi doit au judaïsme, par la plus criante des évidences, et même au marxisme, comme ambition d'une mutation universaliste de la foi juive, dont bien des marxistes initiateurs ont pensé que le christianisme l'avait rêvée sans avoir vraiment su l'accomplir. Il n'en reste pas moins que, si ma fidélité à un certain judaïsme critique et à un marxisme transformé s'inscrivent sans peine dans mon histoire familiale, le chemin qui m'a conduit à la table mystique est une voie plus personnelle, plus singulière au sein de mon entourage, ancien, et d'ailleurs actuel aussi. Peut-être la seule, sur ce plan, où mon histoire s'écrive comme une sorte de choix de soi.

Le constat n'empêche certes pas que le lien à l'événement X, tel qu'il s'expose dans ces pages soit, lui-même, marqué par une fidélité (c'est-à-dire une foi) très interrogatrice. Ici, comme précédemment, et peut-être plus encore, critique et loyauté ne peuvent que se soutenir, en s'inquiétant l'une l'autre. En voici, au moment où nous sommes, des repères principaux.

En premier lieu, pour s'ouvrir à un sens infini transcendant, ne jamais se tenir quitte de l'athéisme. Je le prends ici comme suspension du théisme, au sens que Paul Tillich a conféré à ce mot⁴. Théisme veut dire : assignation de l'univers aux puissances et normes figurées par un *theos*, ou plusieurs *theoi*. Je ne sais pas voir cette dépendance autrement que comme persistance idolâtrique. Pour s'en défaire, il faut écouter, entendre attentivement (*ex auditu*⁵), la sagesse de l'athéisme, dont Simone Weil a

⁴ Par ex : P. Tillich, *Le courage d'être*, Cerf, Labor et Fides, PUL 1999, pp. 144 sq.

⁵ Rm 10, 17.

écrit qu'il en existe deux variantes, l'une d'elles étant « une purification de la notion de Dieu ». La sagesse de l'athéisme (un des deux⁶) fonde son irréversibilité. On ne reviendra pas aux petits fétiches – ni même au grand, que son unicité n'exonère pas. Suspendre le théisme, vue extérieure d'un objet, pour laisser place à l'enthousiasme, habitation par un mouvement⁷.

En second lieu, afin d'accueillir la puissance du récit biblico-évangélique, ne jamais négliger de « provincialiser l'Europe ». Tillich, encore lui, disait qu'Allemand expatrié de force pour son refus du nazisme, sa vie américaine l'avait conduit à *provincialiser* l'Europe, à la détronner de toute autorité capitale. Il ajoutait que la rencontre ultérieure avec la pensée japonaise l'avait amené à provincialiser l'Occident⁸. Sage conduite. Ne pas se laisser priver d'Orient, ne pas se laisser désorienter. « Orient » valant ici comme flèche vers d'autres zones de l'Univers, comme aussi le Grand Sud, ou peut-être même l'Archi-Occident. La route qui mène de la révélation exodique à la Jérusalem pascale, quelle que soit son extraordinaire singularité, cette voie est *une* voie. Sauf erreur, Ernst Troeltsch a dit, dans une formule frappée au sceau du génie, que le christianisme est *la face de Dieu tournée vers l'Europe*. Il est de la première importance qu'un penseur réputé chrétien, parmi les plus grands, ait eu la folle audace de le proclamer. La pensée théologique qui veut entendre l'événement X doit, me semble-t-il, se mettre plus encore qu'elle ne le fait (car elle le fait) à l'écoute (*ex auditu*) de son débordement comme théologie, qui lui arrive par le Tao, la *Baghavat Gita* ou l'Islam mystique, dans leurs ententes *modernes*. Provincialiser le nord-occident, pour s'ouvrir aux quatre vents de l'esprit.

Enfin, entendre dans l'événement X et certaines de ses conséquences leur prodigieuse force d'illimitation, et pour cela transcender le religieux. Ou plutôt, laisser le religieux être transcendé. Traversé, déposé, relevé. Parcouru, pour qu'il y soit passé outre⁹. La voie à suivre (*nachfolge*) est tracée par Bonhoeffer. Dans des formules inspirées, que j'ai lues dans un précédent ouvrage¹⁰, il appelle à suivre le Christ au-delà des routes

⁶ S. Weil, *La Pesanteur et la grâce* (1948), 10-18 (1979, p. 116. Cf. D. G., « L'un des deux athéismes », in *Livraison et délivrance*, Belin 2009, pp. 353 *sq.*, 363.

⁷ On le devine, je ne suis jamais aussi ferme sur ce point que dans les assemblées où prédomine la référence religieuse. Dans d'autres, qui se croient facilement athées, je préfère taper sur l'enclume mystique.

⁸ Cité par André Gounelle dans *Paul Tillich, une foi réfléchie*, Éd. Olivetan, 2013, p. 13.

⁹ Transcender ne veut certes pas dire ignorer, et moins encore mépriser.

¹⁰ *Des verticales dans l'horizon*, Labor et Fides 2018, pp. 151 *sq.*

religieuses. Tâche aussi annoncée par d'autres¹¹. Délaisser – avec respect – l'institution culturelle, pour l'emportement du vivant.

Ce sont là, chers amis, quelques balises qu'il aura peut-être été utile de poser, sur le chemin de l'attention que vous voulez bien porter à ce petit livre, pour laquelle je vous adresse le témoignage de mon intense gratitude.

¹¹ Comme Ernst Bloch, à la fois juif et marxiste, très attentif à ce qu'il a nommé, en un sens très positif, *L'Athéisme dans le christianisme* (1968), Gallimard, 1979.